918
D376t

DELAVAUD, LOUIS

TROIS VOYAGEURS FRANÇAIS

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

University of Illinois Library

SEP 1 7 1986

L161—H41

TROIS
VOYAGEURS FRANÇAIS
DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE
(1735-1773)

LOUIS GODIN ET M. ET Mme GODIN DES ODONNAIS

Par M. Louis DELAVAUD

AVOCAT A LA COUR D'APPEL DE PARIS

Licencié ès-lettres,

Membre des Sociétés de géographie de Paris, Rochefort, Rouen, Nancy, Lyon, Anvers, Porto et commerciale de Paris, etc.

Extrait du *Bulletin de la Société de géographie de Rochefort* 1882, t. III, p. 197

ROCHEFORT
SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE CH. THÈZE, RUE SAINT-PIERRE, 123

1882.

A M. Ferdinand DENIS,

Administrateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève,
Officier de la Légion d'honneur, etc.

TÉMOIGNAGE DE PROFOND RESPECT

Louis Delavaud.

918
D376t

TROIS VOYAGEURS FRANÇAIS

DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

(1735-1773)

—

Louis GODIN et M. et Mme GODIN DES ODONNAIS

—

Par M. Louis DELAVAUD

Parmi les grandes entreprises scientifiques du XVIIIe siècle, l'une des plus mémorables est assurément la mesure de la terre, exécutée simultanément en France, dans l'Amérique méridionale et en Laponie, par des membres de l'Académie des sciences de Paris. Nous voudrions raconter la vie laborieuse de deux membres de la mission du Pérou, unis par une étroite parenté et par des efforts communs, Louis Godin, membre de l'Académie, et Jean Godin des Odonnais, son cousin germain, dont la femme, Isabelle de Grandmaison y Bruno, est connue par son courage et ses malheurs.

Ils appartenaient à une famille originaire du Berry, et c'est dans cette province, à Saint-Amand, que naquit Jean Godin des Odonnais, en 1712. Son cousin germain Louis Godin, était né à Paris, le 28 février 1704, de François Godin, avocat au Parlement, et d'Elisabeth Charron (1).

(1) Ses armes étaient : « d'azur à trois lys de jardin d'argent, la tige et les feuilles au naturel, sur une terrasse de sinople surmontée de trois tourterelles d'argent qui les becquètent. »

Une autre branche de la famille établie à Paris, portait : « écartelé au premier

51490

Il fit ses études au Collège de Beauvais. « Il osait quelquefois, dit M. de Fouchy, se livrer à la poésie, et j'ai vu de lui quelques pièces qu'un bon poëte aurait pu avouer sans honte. » (1).

Dès l'âge de seize à dix-sept ans, il suivait les cours que faisait au Collège de France, l'astronome Delisle, frère du grand géographe Guillaume Delisle. Avec Lalande et Messier, Godin fut un des meilleurs élèves que forma Delisle. A vingt ans, en 1724, il publia un appendice aux tables astronomiques de Lahire. Son père, dit-on, avait fait jusque là tous ses efforts pour l'empêcher de s'occuper d'astronomie.

Le 29 août 1725, il entra à l'Académie comme membre élève. L'année suivante, il lut, dans la séance publique du 13 novembre, des observations sur l'aurore boréale du 15 octobre. Il se chargea de terminer l'*Histoire de l'Académie* et se montra digne de la confiance qu'on lui avait accordée. En 1730, il fut nommé membre-adjoint, et on lui confia la rédaction de la *Connaissance du Temps*, recueil fondé, en 1679, par Picard, et qui depuis 1702, était rédigé par les soins de l'Académie. Godin y introduisit l'ascension droite du soleil pour chaque jour de l'année, calcula cette coordonnée et la déclinaison jusqu'à la seconde, et ajouta les éclipses des satellites de Jupiter (2).

En 1728, il épousa Rose-Angélique Le Moyne. Il fut reçu avant

de gueules à la croix de Jérusalem d'or accompagné de quatre petites croix au deux et trois de gueules bordé d'or à l'écu d'argent chargé d'une feuille de houx de sinople. »

Enfin, en Bourbonnais, Godin, sieur de la Jonchère, conseiller du Roy, trésorier de France, portait : « de gueules au cygne d'argent couronné de même au chef d'azur chargé de trois étoiles d'argent ; » Edme Godin, bourgeois de Montluçon, et Claude Godin, sieur de Mussy, époux de Catherine Marquis, « de sinople à deux pals cannelés d'or chargé chacun d'un rameau de laurier d'azur. » Le ms. Clairembault, (vol. 553, fol. 390) mentionne Jacques Godin, avocat, mort à Paris, en 1595.

(1) De Fouchy, *Éloge de Godin.* (*Histoire de l'Académie des sciences,* 1760, p 181).

(2) *Revue scientifique*, 19 juillet 1873, p. 49-61.

30 ans, membre des Sociétés royales de Londres et de Stockholm, et fut de l'Académie de Berlin dès sa fondation, en 1740.

Il allait trouver une plus belle occasion de s'illustrer. La France était alors très occupée du système de Newton. Mairan, Fouchy, Bouguer, La Condamine, Godin, Claivaut, Maupertuis, soutenaient, comme Newton, que la terre devait être aplatie au pôle et renflée à l'équateur; les Cassini étaient d'un avis contraire; mais il fallait, pour couper court à toute discussion, vérifier directement par des expériences celles des conséquences de la théorie de Newton qui pouvaient être ainsi contrôlées : il suffit, dit Godin, de mesurer un arc de cercle à différentes latitudes; s'ils sont égaux, c'est que la terre est sphérique; s'ils sont plus grands à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, c'est que notre globe est aplati vers les pôles. « Nous demeurions alors ensemble, tous deux unis des liens de l'amitié, raconte de Fouchy : un de nos amis, M. le chevalier de Pimodan, logé dans le même endroit, se plaisait à prendre part à notre entretien. M. Godin nous ayant communiqué ses réflexions sur la mesure de la terre, elles nous parurent si solides que nous n'hésitâmes pas à un moment à les approuver et nous lui offrimes l'un et l'autre de concourir à l'exécution de ce projet. En très peu de conférences nous eûmes arrêté le lieu que nous crûmes le plus avantageux pour cette opération (l'Amérique du Sud) et la manière dont elle se pouvait exécuter, et le projet fut dressé, présenté et accepté. »

Le ministre dans le département duquel étaient les Académies était le comte de Maurepas, secrétaire d'Etat de la marine et de la maison du Roi. Il adopta avec empressement ce projet que Voltaire lui recommandait. Il fut décidé que trois académiciens se rendraient au Pérou, sur les terres du roi d'Espagne, où les attendraient deux officiers espagnols chargés de les seconder. La mission dut se composer de MM. Godin, Bouguer et de La Condamine, membres de l'Académie; Joseph de Jussieu, docteur régent de la Faculté de Paris; Seniergues, chirurgien du Roi; Godin des Odonnais; de Morainville, dessinateur; Verguin, ingénieur de la marine; Couplet, neveu de l'académicien de ce nom ; Hugo, horloger, ingénieur en instruments de mathématiques.

La fin de l'année 1734 fut employée à faire les préparatifs du voyage, à demander les passeports, les lettres de recommandation, etc.

Au commencement de 1735, Godin alla prendre les instructions de Halley, Moivre, Jurin, Bradley, Graham, et il rapporta de Londres, plusieurs instruments de mathématiques. Avant de partir, il alla enfin vérifier sur l'étalon du Châtelet, une toise en fer qui servit à la mesure des bases et qui depuis, sous le nom de toise du Pérou, est devenu l'étalon auquel ont été rapportées les mesures géodésiques faites en France et dans les autres pays de l'Europe. Cette toise est conservée à l'Observatoire.

Ils devaient s'embarquer à La Rochelle. M. de Maurepas eut à leur sujet avec l'intendant la correspondance dont nous donnons ci-dessous quelques fragments, empruntés à la collection des *Dépêches de la Cour*, conservées à la Bibliothèque de l'Arsenal de Rochefort :

15 février 1735.

Par ma dépêche du 14 du mois de décembre dernier, je vous ay marqué, Monsieur, de faire délivrer aux huit académiciens que le Roy envoye au Perou, et a leurs quatre valets chacun un fusil, une paire de pistolets et un sabre, quelques haches pour abattre du bois, les quantités de poudre, plomb en grains et en balles que vous jugerez nécessaires, avec un ou deux moules à balles, à chacun un matelas, un branle et une couverture, quatre ou cinq tentes en forme de canonières et quelques ustensiles. Vous ajouterez à tout cela une caisse d'instruments de chirurgie et des médicamens, une caisse d'eau-de-vie et quelques liqueurs, un four de campagne, et quelques ustensiles de cuisine, des scies, des bêches, des pioches, des cordes et des lignes. Je vous prie de pourvoir à tout et après la fourniture de m'envoyer un état de la dépense.

29 mars 1735.

Dans la lettre, Monsieur, que j'écris à M. le marquis de Fayes, concernant les astronomes et les mathématiciens, je lui marque de régler ce qu'ils pourraient avoir besoin pour leur voyage.....

29 mars 1735.

Je comptais d'apprendre par votre lettre du 22 que le *Portefaix* avait descendu la rivière..... Je vais faire partir les astronomes et mathématiciens. Vous pourrez vous arranger pour mettre le *Portefaix* en état de partir aussitôt après leur arrivée. Je vous envoie la liste des passagers de ce bâtiment.

5 avril 1735.

J'ai appris avec plaisir que la flute le *Portefaix* avait mouillé le 25 à l'île d'Aix...

J'ai écrit il y a huit jours au sieur Bouguer qui était à Nantes de se rendre incessamment.

11 avril.

J'approuve que vous ajoutiez à la liste des passagers le sieur Verguin, dessinateur, qui doit passer au Pérou avec ces Messieurs.

11 avril 1735.

Les académiciens qui étaient hier encore restés à Paris sont partis et arriveront le 17 à Rochefort. Je compte que la flute le *Portefaix* sera prête à partir. J'explique à M. Meschin de les loger tout le plus commodément possible, particulièrement les trois qui auront à écrire et à travailler pendant la traversée. Je lui marque aussi de placer leurs caisses et ballots de manière que ce qu'ils renfermeront ne contracte point d'humidité qui gâterait les instruments.

Le sieur Le Tuillier Demonville, Procureur du Roy de la Martinique, est aussy party.

19 avril.

J'ai approuvé que vous ayiez donné l'ordre pour l'embarquement dans la flute le *Portefaix* de malles et ballots des académiciens au nombre de vingt-cinq, qui ont du arriver à La Rochelle le 13 ou le 14. La plupart de ces Messieurs seront arrivés le 18 et M. Godin qui reste le dernier à Paris, en est parti jeudi dernier en poste. Je compte qu'il sera arrivé avant cette dépêche.

6 mai.

Je suis persuadé que M. Godin aura bien diminué les demandes que vous ont faites Messieurs de La Condamine et Bouguer et j'ay d'autant plus lieu de croire qu'il ne m'en a rien écrit par sa lettre du 26 du mois dernier. Il me marque seulement qu'il doit vous demander quelque argent pour payer les dépenses que ces Messieurs ont fait pendant leur séjour à terre ; vous lui ferez donner l'argent dont il aura besoin, il n'est pas homme à en abuser.

15 mai 1735.

J'ai approuvé le parti qu'a pris M. Meschin d'aller mouiller dans la rade de La Rochelle pour estre en état de profiter du premier vent favorable. J'ai bien de l'impatience d'apprendre son départ.

Puisque M. Godin a encore besoin de 300 l., vous avez bien fait de les lui faire donner. J'en ferai faire le remplacement ainsi que des 3.000 qu'il avait déjà reçues des commis de M. de Selle.

24 mai.

M. Belamy m'a donné avis que M. Meschin avait appareillé le 16 des rades de La Rochelle d'un vent favorable ; j'espère qu'il aura continué sa route.

31 mai.

J'attends l'estat des effets qui ont été délivrés aux académiciens.

14 juin.

Je feray pourvoir au remplacement de la somme de 2.300^{l} fournies en argent à M. Godin et de celle de 5.376^{l}8^{s}3^{d} pour le montant des munitions, marchandises,

meubles et ustensiles que vous avez fait donner aux académiciens embarqués dans la flute le *Portefaix*.

Philippe V désigna pour faire partie de la mission deux membres de l'Académie des gardes de la marine d'Espagne, D. Georges Juan, commandeur d'Aliaga, sous-brigadier des gardes, et D. Antonio d'Ulloa, lieutenant de vaisseau, qui partirent de Cadiz le 26 mai 1735 et arrivèrent à Carthagène le 9 juillet.

Les Français avaient quitté La Rochelle le 16 mai ; après s'être arrêtés à la Martinique, à Saint-Domingue, ils débarquèrent à Carthagène le 18 novembre et y retrouvèrent les officiers espagnols.

Plusieurs pièces recueillies par M. de la Gournerie (1) sont relatifs aux préparatifs du voyage. « La plus intéressante, dit-il, est l'inventaire général de leurs effets, qui fut établi à Porto-Bello. L'expédition emportait des instruments de physique, d'astronomie, des vêtements, des livres, des armes, des remèdes, des effets de campement, etc. Nos compatriotes n'avaient pas suffisamment réfléchi qu'en ce pays un matériel considérable rendrait leur voyage difficile et dispendieux. » Il les fit aussi « soupçonner de vouloir vendre quelques-uns des objets qu'on laissait librement introduire, conformément aux ordres de Philippe V. »

En cinq jours, ils se rendirent de Carthagène à Porto-Bello, dont ils purent déterminer la position pendant les quelques jours qu'ils y passèrent. Le 22 décembre, quittant Porto-Bello, dont ils redoutaient le climat malsain, ils remontèrent le Chagres, et le 27, parvinrent à Cruces, puis de là à Panama ; ils en levèrent le plan.

Du reste, nous ne pouvons insister sur tous les travaux qu'ils accomplirent. Les observations qu'ils firent touchent à une foule de sujets différents : déterminations de longitude et de latitude, observations des deux solstices de décembre 1736 et juin 1737, expériences sur le thermomètre, le baromètre, la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée, la déclinaison du soleil, la vitesse du son, la

(1) *Rapport sur une mission en Espagne* (*Arch. des missions scientifiques.* — 3e série, t. VI, 1879, p. 72). M. de la Gournerie a recueilli quatre-vingt-deux pièces nouvelles sur les évènements antérieurs à 1737.

longueur du pendule, levé de cartes et plans, notes sur l'histoire naturelle, la géologie, la géographie, l'histoire, l'ethnographie, les mœurs, les institutions politiques, les anciens monuments, voilà ce qu'ils ont fait. Cette énumération peut donner une idée de leur activité. Ils ont fait tout ce qu'il a été possible de faire. Et l'on peut appliquer à leur mission ce que dit M. Ch. Martins de toutes les mesures géodésiques exécutées pendant le XVIIIe siècle. « Quand on songe à cet ensemble de travaux scientifiques conçus, exécutés, discutés, comparés les uns aux autres par les membres de notre ancienne Académie, on ne peut se défendre d'un profond respect pour ces serviteurs si dignes et si dévoués de la science, mettant en commun leur savoir, leur expérience, leurs travaux, et sacrifiant leur temps, leur repos, leur santé à la recherche de la vérité. » (1).

De Panama ils se rendirent à Quito ; Bouguer et La Condamine prirent la route de la rivière des Emeraudes ; la boussole à la main, ils traversèrent d'épaisses forêts sous des pluies diluviennes. Leurs compagnons débarquèrent le 25 mai à Guayaquil, et, après avoir beaucoup souffert des piqures de maringoins, arrivèrent le 29 mai à Quito. On les y reçut magnifiquement et on les logea au palais de l'Audience.

Les créoles exerçaient une large hospitalité, mais ils étaient paresseux, gourmands, fanatiques : la plupart passaient une grande partie de leur temps à faire la sieste où à voir des courses de taureaux : les plus intelligents se plaisaient à faire de la musique ou à danser. (2)

La Condamine rejoignit ses compagnons le 4 juin, et Bouguer, qui avait été retardé par la fièvre, le 10. Ils eurent d'abord à mesurer un terrain qui pût leur servir de base « pour conclure à toutes les autres distances par des opérations géométriques. » Après bien des courses et du travail, exposés sans cesse au vent, à la pluie ou aux ardeurs du soleil, ils choisirent enfin la plaine d'Yarqui. Pendant

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1872, p. 870.

(2) *Journal*, I, 66 — 67, 11-13.

ces recherches préliminaires, ils eurent la douleur de perdre leur collègue Couplet, qui succomba, le 17 septembre 1737, à une fièvre maligne.

Ils avaient de grandes difficultés pour se procurer de l'argent. Godin était chargé de ce soin comme étant le plus ancien des académiciens. Néanmoins en 1737 ce furent La Condamine et D. Georges Juan qui allèrent à Lima demander du secours au vice-roi. En route ils s'arrêtèrent à Loxa, et c'est là que La Condamine découvrit l'arbre qui fournit l'écorce connue alors en Europe depuis plus d'un siècle sous le nom de quinquina.

A Lima, il obtint du Conseil des finances la somme de 20.000 livres; mais il fut retenu par une querelle des académiciens espagnols avec le Président.

Insulté par Ulloa, le président, D. Joseph de Aranjo, réunit l'audience et fit lancer un mandat d'arrêt contre lui. Les deux officiers blessèrent les hommes envoyés pour les arrêter et se réfugièrent dans le Collège des Jésuites (31 janvier 1737). L'évêque refusa d'autoriser leur arrestation dans l'asile (1er février), Juan sortit du collège sous un déguisement et alla se jeter aux pieds du vice-roi Mendoza.

Celui-ci, grâce à l'entremise de Godin et de La Condamine, donne les ordres nécessaires pour que les deux officiers puissent accomplir leur mission jusqu'à ce que le roi eût fait connaître sa volonté. L'affaire ne fut terminée qu'en 1739, par une réprimande adressée à Ulloa et à Juan.

Irrité de l'intervention des Français, le Président fit poursuivre La Condamine comme ayant fait la contrebande. Le vice-roi déclara que l'accusation ne méritait que mépris (1).

Pour mesurer les triangles du côté du Sud, les mathématiciens se partagèrent « en deux compagnies. » Godin et le Commandeur s'établirent sur la montagne de Pambamarca ; Bouguer, La Condamine et d'Ulloa, sur celle du Pichincha. De part et d'autre, ils eurent beaucoup à souffrir du froid, de la grèle, de la neige et surtout de la

(1) De la Gournerie, *op. cit.*, p. 76.

violence des vents. Ils éprouvaient cependant un plaisir toujours nouveau à jouir dans une solitude presque complète des grandioses spectacles de la nature. « Nous entendions, dit D. Antonio Ulloa, le bruit des orages qui crevaient sur Quito et nous voyions partir au-dessous de nous la foudre et les éclairs. »

Godin fit tirer le canon sur le Pichincha ; à 19,000 toises on n'entendit aucun bruit. Ils menèrent cette vie pendant près de deux ans, d'août 1737 à la fin de juillet 1739. Forcés de vivre dans une cabane dont le toit et la porte étaient chaque nuit ensevelis sous la neige, abandonnés de leurs guides, ils n'en continuaient pas moins leur tâche.

En 1739, ils étaient à Cuença. Le chirurgien Seniergues se fit rapidement une grande réputation par son habileté et son désintéressement; mais il eut le tort de se mêler dans une querelle entre deux habitants de la ville. D. Diégo de Léon y Roman, échevin perpétuel de Cuença, après avoir fait une promesse de mariage à Manuela, fille d'un certain Francesco Quesada, l'abandonna et se maria. A la prière de Quesada qu'il avait soigné, Seniergues s'entremit entre lui et le fiancé infidèle. D. Diégo promit de payer à Quesada une certaine somme pour qu'il ne fît pas opposition au mariage. A peine marié, il oublia sa promesse, et, ne redoutant plus rien, refusa, malgré les instances de Seniergues, de payer la somme convenue.

Le 29 août 1739, attaqué à l'improviste, durant une course de taureaux, par une populace qu'excitaient les parents de D. Diégo, Seniergues, malgré une défense courageuse, tombait percé de plusieurs blessures. Ses compagnons réussirent à grand peine à sauver son cadavre des insultes de la populace qui les poursuivait en leur jetant des pierres.

La coupable connivence de la plupart des magistrats, la faiblesse des autres, la crainte d'exciter de nouveaux troubles, laissèrent cet attentat impuni. Après trois ans de procédure, quelques-uns des assassins furent arrêtés, mais on les laissa s'échapper (1).

(1) La Condamine, *Lettre sur l'émeute populaire de Cuenza* (1745).

Toute la suite des triangles étant mesurée au Sud de Quito, il fallut mesurer une seconde base pour vérifier la justesse des premières opérations, et faire les observations astronomiques qui, la longueur de l'arc étant connue, en donneraient l'amplitude.

En 1740, Godin des Odonnais porta à Carthagène une caisse remplie de curiosités d'histoire naturelle et de fragments de monuments destinés à Du Fay, intendant du Jardin des plantes (le prédécesseur de Buffon); mais, les Anglais ayant paru en vue de la ville, on brûla tous les vaisseaux qui étaient dans le port pour qu'ils ne tombâssent pas entre les mains de l'ennemi (1).

L'intimité des académiciens français et espagnols fut troublée dans les derniers temps. Il était convenu que les deux termes de la base fondamentale des opérations seraient indiqués par deux pyramides; mais il s'éleva, à propos de l'inscription, une discussion qui donna lieu à une foule d'écritures. Après le départ des Français, un ordre du roi d'Espagne qui fut révoqué ensuite, mais trop tard, ordonna la destruction des pyramides. « Ce monument, qui eût dû être en vénération à tout le genre humain, dit M. Henri Martin, fut renversé par les officiers du roi d'Espagne » (2). Cependant l'animosité des partis se calma peu à peu et, dans le cœur de tous, il ne serait resté que le souvenir des fatigues supportées en commun pour les progrès de la science, si une inimitié facheuse n'avait divisé La Condamine et Bouguer.

Leur œuvre était terminée. Ils avaient mis neuf ans à l'accomplir.

En 1736, Maupertuis avait tenté une expédition nouvelle en Laponie, et, moins de dix-huit mois après, il était de retour, annonçant à l'Académie un degré beaucoup plus long que celui qu'avaient mesuré en France Picard et Cassini. Il avait donc décidé la question!

C'était un titre assez beau pour qu'il se fit représenter au frontis-

(1) Les collections envoyées en France par la mission sont aujourd'hui déposées au Musée ethnographique, organisé par le docteur Hamy, dans le palais du Trocadéro.

(2) La Condamine, *Histoire des Pyramides de Quito, élevées par les Académiciens envoyés sous l'Equateur par ordre du Roi.*

pice de son mémoire coiffé d'un bonnet d'ourson et une main sur le globe terrestre qu'il aplatissait. « Mais la comparaison de son œuvre hâtive avec les patientes observations de Godin, Bouguer et La Condamine, fit presque oublier le degré de Laponie » (1).

En 1738, Maupertuis écrivait à sir Martin Folkes : « Nos compagnons de fortune du Pérou n'ont point encore fait leurs missions, et nous ne pouvons les attendre d'un an. » (2) Il se trompait de huit ans.

« Les difficultés et les dangers, dit M. Henri Martin, furent incomparablement plus multipliés pour les voyageurs d'Amérique. La nature et les hommes semblèrent d'accord pour amonceler les obstacles devant eux. L'expédition de ces héros de la science avait duré dix ans, autant que le siège de Troie. Jamais la science humaine n'avait rien entrepris de si colossal. »

Les mathématiciens espagnols partirent les premiers. Faits prisonniers en mer par les Anglais, ils n'arrivèrent en Espagne qu'au commencement de 1746.

Bouguer, parti de Quito, le 20 février 1743, rentra en France, en juin 1744.

La Condamine choisit une route qui, dès le commencement du voyage, avait été proposée par Godin, pour le retour, la rivière des Amazones. Parti de Tarqui, le 11 mai 1743, rejoint à la Laguna par D. Pedro Maldonado, il leva une carte du fleuve plus exacte que celle de tous les voyageurs qui l'avaient devancé. « C'est à dater de ce voyage, dit M. Vivien de Saint-Martin, que le fleuve et ses particularités ont été familièrement connus en Europe. » Le voyageur fut reçu à Para, le 27 septembre, avec des honneurs extraordinaires par D. Juan de Abreu e Castelbranco, capitaine général de la province de Maranhon. Il s'embarqua à Surinam, le 3 septembre, sur un vaisseau hollandais, et, le 23 février 1745, il arriva à Paris. Un

(1) Wolf, *Revue des Cours scientifiques,* 12 juillet 1870, p. 232.

(2) G. Masson, *Épaves du* XVIIIe *siècle. (Cabinet Historique,* t. XXV, 1879, Documents, p. 20).

an après, il y était rejoint par Verguin, qu'il avait laissé malade à Quito.

C'était Godin qui était chargé d'administrer les fonds destinés à l'expédition. Il avait l'ordre de ne laisser aucune dette en Amérique; aussi avait-il l'intention de partir le dernier. Sur ces entrefaites, le vice-roi et l'Université lui offrirent la place de premier cosmographe de Sa Majesté Catholique et la chaire de mathématiques vacante à l'Université. On le chargea également de rédiger la *Gaceta del Peru*. Il put observer de près le fameux tremblement de terre qui ruina Lima en 1746, et dont on a si souvent fait le récit.

Le nouveau vice-roi, le lieutenant-général D. José Manso y Velasco, comte de Superunda, s'efforça de réparer les désastres. Il nomma Godin, directeur des fortifications du Callao et le chargea de veiller à la réédification de cette ville ainsi que de Lima. Godin indiqua des procédés propres à rendre les maisons moins susceptibles d'accidents fâcheux. Les habitations en terre battue firent place à de jolies constructions.

Il partit à la fin d'août 1748 avec Joseph de Jussieu; celui-ci avait été retenu en 1747, par un décret de l'audience de Quito qui jugeait nécessaire sa science de médecin dans une épidémie de petite vérole. Ils avaient l'intention de traverser le Haut-Pérou, le Tucuman et le Paraguay. En route, Jussieu s'arrêta pour herboriser; il y resta dix ans (1.)

En février 1751, Godin était à Rio-Janeiro, où il rencontra M. de la Caille, qui allaitf aire des observations au Cap de Bonne-Espérance; il s'embarqua sur un vaisseau portugais, et arriva à Lisbonne, en juillet. Après avoir séjourné plusieurs mois à Madrid, il rentra à Paris, vers la fin d'octobre 1752.

Godin des Odonnais paraissait fixé à Quito par un mariage; le 27 décembre 1741, il avait épousé dona Isabelle de Grandmaison.

Son père, D. Pedro Emmanuel de Grandmaison y Bruno, d'une famille d'origine française, était né à Cadiz; il était devenu coregi-

(1) Ses papiers sont conservés au Muséum d'histoire naturelle.

BLACK BRAND. SC.

dor d'Otavalo et lieutenant-général des armées d'Espagne (1). Il avait épousé dona Josefa Pardo y Figueroa, d'une famille considérable de Guayaquil. Isabelle, née à Riobamba, en 1728, parlait le castillan et le quichua. On dit même qu'elle déchiffrait les quippos. Un portrait à l'huile qu'on a conservé d'elle, la représente jeune encore, élégante, la bouche petite, les yeux beaux et vifs, les cheveux abondants (2).

Ayant compromis sa fortune dans des spéculations hasardeuses, M. des Odonnais résolut d'aller la refaire à Cayenne et de se rendre en Guyane par le fleuve des Amazones.

Depuis quelques années ce voyage était moins difficile, mais combien de dangers ne présentait-il pas encore ! « La première pensée qui se présente à l'esprit, dit M. Elisée Reclus, est que ce fleuve, si admirablement pourvu d'affluents, doit être une des voies les plus suivies par le commerce. Et cependant il n'en est rien. .

« Nombreuses sont les raisons matérielles qui ont dépouillé jusqu'à ce jour les contrées amazoniennes du rôle historique qui leur revient de droit. D'abord, et quoi qu'en dise le capitaine Maury, il est certain que le climat de ces régions équatoriales, à la fois chaudes et humides, est le plus souvent mortel à tout étranger qui n'est pas trempé comme l'acier ou qui ne règle pas son genre de vie conformément aux lois d'une hygiène sévère... L'Amazone se défend en outre contre le travail colonisateur des hommes par la puissance, par la grandeur de ce qu'on peut appeler son œuvre géologique. » (3).

(1) C'était le grade correspondant au grade actuel de général de division.

(2) Ce portrait a été reproduit dans le *Magasin Pittoresque* (t. XXII, p. 373), où il accompagne un excellent article de M. Ferdinand Denis, le savant administrateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. M. Denis a bien voulu nous le montrer. Il a fait don dernièrement, à Sa Majesté l'empereur du Brésil, d'un portrait de La Condamine ayant appartenu à Mme des Odonnais. Il possède également le testament de Mme de Grandmaison, Dona Josefa Pardo. Des notices ont été consacrées à Mme des Odonnais, dans le journal le *Musée des familles* (1862), dans les *Illustres Voyageurs*, de M. Richard Cortambert (1866, p. 31-37), et dans les *Scènes de l'Histoire contemporaine*, de Mlle Adélaïde de Celliez.

(3) *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1862.

Aujourd'hui, les bateaux à vapeur remontent l'Amazone jusqu'à Tabotinga, sur la frontière du Pérou. Mais au XVIIIe siècle, « le Brésil et le Pérou, dit La Condamine (1), étaient plus séparés par la Cordillère et l'Amazone qu'ils ne le seraient pas une mer de mille lieues. »

Godin des Odonnais partit de Quito, en mars 1749, et arriva à Cayenne, en avril 1750. A cette foule de spectacle variés qui diversifient les campagnes des environs de Quito succédait l'aspect le plus uniforme, de l'eau, de la verdure et rien de plus. Toutes les rivières communiquent par des canaux tortueux. Godin des Odonnais comprit l'importance de ce magnifique réseau de voies fluviales; il conçut le projet de voir libre la navigation du fleuve, et il en écrivit au duc de Choiseul, qui négligea cette idée. Il fit aussi des recherches sur les bois de construction de la Guyane, il défricha de vastes espaces de terrain et y acclimata le quinquina. Il avait emporté avec lui des plants de cet arbre et aurait voulu le voir importer en France, ainsi que le camelier du Para. Il écrivit aussi une grammaire et un vocabulaire de la langue Quichina, à ce que nous a dit M. Denis, qui n'a jamais pu rencontrer cet ouvrage si curieux.

Il ne perdait cependant pas de vue ses projets de rentrer en France. Son père était mort en 1748. Il écrivit au ministre de la marine, M. Rouillé du Coudray, pour avoir des passeports et pour obtenir de la cour de Portugal la permission d'aller chercher au Pérou, sa famille et de la ramener par la même route : il craignait que ses projets sur la liberté de la navigation de l'Amazone ne fussent parvenus aux oreilles des Portugais, et il voulait se mettre complètement en règle vis-à-vis d'eux.

Malgré les promesses de M. Rouillé, du gouverneur de la Guyane, de La Condamine, du commandeur de la Cerda, de l'abbé de Laville, les passeports n'arrivaient pas; Godin des Odonnais écrivait quatre cinq, six fois par an pour les demander, mais toutes ses lettres étaient interceptées par suite de la guerre; enfin, sur la demande du

(1) *Voyage sur l'Amazone* (2e édition, 1778, p. 87).

comte d'Hérouville et duc de Choiseul, il vit arriver à Cayenne, une galiote pontée chargée de le conduire jusqu'au premier établissement espagnol et d'y attendre son retour pour le ramener avec toute sa famille aux frais de Sa Majesté Très Fidèle. La galiote était commandée par M. de Rebello, chevalier de l'ordre du Christ. Godin étant tombé malade, M. de Rebello partit seul, le 24 janvier 1766. Une lettre que Godin donna à un médecin brésilien, Tristan d'Oreasaval, pour sa femme, ne parvint à celle-ci qu'en 1768. Après avoir vendu tous ses biens, Mme Godin se met en route, le 1er octobre 1769, avec ses deux frères, D. Antonio et Fray Juan, religieux de Saint-Dominique, son neveu, âgé de neuf ou dix ans, un nègre, trois mulâtresses et trente-et-un Indiens. Son père les précédait d'un mois. Il leur fallut remonter le Huallaga, puis la rivière Paranapura, coupée de cascades périlleuses, gravir une montagne escarpée, longer d'effrayants précipices sur une étroite corniche incessamment ébranlée par les eaux de la cataracte du Lion et s'élever sur une paroi de rocher à pic avant d'arriver à Tabatinga ; tous les objets furent transportés à dos d'homme.

En route les Indiens désertent. Les voyageurs se trouvent sans serviteur, « dans un nouveau monde, éloignés de tout commerce humain, au milieu d'un labyrinthe de lacs, de rivières et de canaux qui pénètrent en tous sens une forêt immense qu'eux seuls rendent accessible. » (1). Ils arrivent à Canelos, d'où la petite vérole avait chassé les habitants. Ils n'y trouvent que deux Indiens, qui consentent à leur servir de guides, puis les abandonnent; leur canot chavire, le nègre et un médecin français, R..., qu'on avait consenti à admettre dans la compagnie, partent pour chercher des secours à la Mission, promettant de revenir sous quinze jours; on les attend vingt-cinq, puis, perdant toute espérance, les sept infortunés se décident à continuer en radeau, qu'ils ne savent pas diriger. Ils veulent alors suivre à pied le bord de la rivière ; mais, s'apercevant que ses sinuosités augmentent leur trajet, ils s'enfoncent dans les bois et s'y perdent. Godin des Odonnais raconte lui-même leurs malheurs.

(1) *Voyage sur l'Amazone*, p. 46.

« Fatigués de tant de marches dans l'âpreté d'un bois si incommode pour ceux-mêmes qui y sont faits, blessés aux pieds par les ronces et les épines, leurs vivres finis, pressés par la soif, ils n'avaient d'autres ressources que quelques graines, fruits sauvages et choux palmistes. Enfin, épuisés par la faim, l'altération, la lassitude, la force leur manque, ils succombent, ils s'asseyent, ils ne peuvent plus se relever. Là ils attendent le dernier moment ; en trois jours ils expirent l'un après l'autre ; Mme Godin resta quarante-huit heures étourdie, égarée, anéantie, et cependant tourmentée d'une soif ardente. Enfin la Providence lui donna le courage et la force de se traîner. Elle se trouvait demi-nue, sans chaussure ; elle coupa les souliers de ses frères et s'en attacha les semelles aux pieds. Le souvenir de ce long et affreux spectacle, l'horreur de la solitude et de la nuit, la frayeur de la mort toujours présente, firent sur elle une telle impression que ses cheveux blanchirent. »

Elle continua à errer dans les bois pendant toute une semaine, presque nue, tourmentée par les moustiques, ne trouvant pour se nourrir que des amandes et des œufs. Le huitième jour elle arriva sur les bords du fleuve. Un Indien et sa femme s'y trouvaient, ils coururent à elle, et, pris de pitié, ils lui donnèrent une robe de coton qu'ils possédaient. Ils la conduisirent à Andoas et de là à la Laguna ; elle aurait voulu les récompenser : il ne lui restait qu'un collier qu'elle leur donna comme témoignage de sa reconnaissance. Rejointe par le nègre qui l'avait cherchée vainement dans le haut du fleuve, elle parvient enfin au bâtiment portugais. M. de Rebello la conduisit au Para, et M. de Martel à Oyapok.

Ce fut là qu'elle retrouva son mari, dont elle était séparée depuis vingt ans et à qui elle avait à raconter les horribles malheurs qui lui avaient rendu si odieux ce long et pénible voyage.

M. et Mme des Odonnais et M. de Grandmaison quittèrent Cayenne, le 21 avril 1773, et arrivèrent, le 26 juin, à La Rochelle, que M. Godin avait quittée vingt-huit ans auparavant. Il retourna à Saint-Amand. Le duc de La Vrillière lui fit obtenir une pension (1).

(1) *Lettre de M. Godin des Odonnais à M. de la Condamine*, (à la suite de la 2e édition du *Voyage sur l'Amazone*, 1778).

« Il n'y a point d'âme, dit La Condamine, qui ne se sente attendrie au récit de l'horrible aventure d'une femme aimable, élevée dans l'aisance, qui, par une suite d'évènements au dessus de la prudence humaine, se trouve transportée dans des bois impénétrables, exposée à toutes les horreurs de la faim, de la soif et de la fatigue, et, après avoir vu périr six personnes, échappe seule à ces dangers, d'une manière qui tient du prodige » (1).

En 1773, il restait bien peu de ceux qui avaient fait le voyage du Pérou, et La Condamine leur applique le vers de Virgile :

Apparent rari nantes....

Bouguer était mort d'un abcès au foie en 1758 ; M. de Morainville s'était tué à Cicalpa en tombant d'un échafaudage dans une église qu'il construisait. L'on n'avait pas de nouvelles d'Hugo, qui s'était marié à Quito. Le commandeur D. George Juan était mort chef d'escadre et ambassadeur au Maroc ; D. Pedro Maldonado, gentilhomme du roi d'Espagne ; D. Antonio d'Ulloa, chef d'escadre et gouverneur de la Louisiane; M. Verguin était encore ingénieur du roi à Toulon.

Joseph de Jussieu et La Condamine vivaient aussi, mais le premier était aveugle, le second sourd et paralysé. « Je ne sais, dit M. de La Condamine, si nous valons à nous deux un homme bien portant. »

Louis Godin avait quitté Paris, en octobre 1753, avec sa famille pour aller s'établir en Espagne, où il était appelé par le marquis de la Ensenada. Pendant son absence, on avait disposé à Paris de sa place d'Académicien pensionnaire. Peu de temps après son arrivée à Madrid, il avait perdu son fils unique, lieutenant d'infanterie et ingénieur au service du roi d'Espagne ; en 1754, il fut nommé colonel d'infanterie et directeur général de l'Académie des gardes de la marine. En 1755, Cadix ayant été ébranlée, il eut la plus grande part aux mesures prises pour réparer le dégât. Revenu à Paris, il fut rétabli comme académicien. Il y maria sa fille à M. Lefèvre de Dampierre, avocat au Parlement. Etant retourné à Cadiz, pour y

(1) *Lettre sur le sort des Astronomes*, etc., (à la suite du *Voyage sur l'Amazone*, 1778).

régler ses affaires, il y mourut d'une attaque d'apoplexie, le 11 septembre 1760. (1) Ce qui nuisit à sa gloire ce fut de n'avoir pas publié une relation générale (2) de son voyage et d'avoir écrit seulement des mémoires sur des questions particulières. Fauchy, son ami, lut son éloge à l'Académie des sciences. « La taille de M. Godin, dit-il en terminant, était au-dessus de la médiocre, sa physionomie spirituelle, sa conversation enjouée; il savait assaisonner les matières les plus sérieuses de plaisanteries qui lui réussissaient assez bien. On lui a reproché quelquefois d'avoir porté la vivacité jusqu'à l'emportement, mais ça n'était jamais chez lui qu'un moment passager, et je sais par expérience que rien n'était plus facile que de le désarmer; une réponse douce et modérée, souvent une saillie plaisante triomphait presque sûrement de sa plus grande colère. »

Godin des Ordonnais, à qui sa femme survécut quelques mois, mourut en 1792. Nous possédons quelques pièces relatives à un procès qui, après sa mort, fut engagé pour le partage de sa succession et particulièrement pour la possession de la terre des Ordonnais, entre ses héritiers : Silvie Godin, épouse de M. Desvaux ; N. Godin, Pierre Advenier, représentant sa mère, Louise de Foullenaie, épouse de Gilbert Advenier, notaire royal et procureur fiscal au baillage de Charenton et à la maîtrise des eaux et forêts de Château-Meillant et Charost ; le chevalier de Foullenaie de Teilleux, ancien garde du corps ; Mathieu de Foullenaie, « bourgeois de Saint-Amand, » Anne Alexandre de Foullenaie (1719-1808), épouse de Jean-Baptiste Thoncivault du Pavillon ; son fils, Jean-Baptiste-Jacques ; et sa fille, Louise-Marie-Geneviève (1769-1828) épouse de François-Amable Ricard, (1755-1830) secrétaire général du district de Saint-Amand, plus tard contrôleur des contributions directes, mon bisaïeul. — Ces pièces de procédure n'offrent aucun intérêt historique.

(1) Sa fille était morte peu de temps auparavant, donnant le jour à un fils.

(2) M. Monin ne le nomme point : il ne parle que de La Condamine et de Bouguer dans son article sur la *Jonction géodésique de l'Algérie avec l'Espagne* où il retrace en quelques mots l'histoire de la géodésie. (*Revue de géographie*, août 1881, p. 98). M. Alfred Maury n'en dit qu'un mot dans son livre sur l'*Ancienne Académie des sciences* (1863, p. 73). Et M. Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie, écrit : « Godin termina pauvrement sa carrière dans une petite ville de Normandie. » (L'*Académie des sciences de 1666 à 1793* (1866), p. 121).

Ce fut Godin des Odonnais qui mourut le dernier de cette glorieuse phalange de courageux explorateurs qui pour résoudre un problème scientifique, avaient affronté tant de dangers de toute sorte. On peut leur appliquer à tous ce que Buffon disait à La Condamine en le recevant à l'Académie Française : « Avoir parcouru l'un et l'autre hémisphère, traversé les continents et les mers, surmonté les sommets sourcilleux de ces montagnes embrasées où des glaces éternelles bravent également et les feux souterrains et les ardeurs du midi ; s'être livré à la pente précipitée de ces cataractes écumantes, dont les eaux suspendues semblent moins rouler sur la terre que descendre des nues, avoir pénétré dans ces vastes déserts, dans ces solitudes immenses où l'on trouve à peine quelques vestiges de l'homme, où la nature, accoutumée au plus profond silence, dut être étonné de s'entendre interroger pour la première fois ; avoir plus fait, en un mot, pour le seul motif de la gloire des lettres que l'on ne fit jamais par la soif de l'or : voilà ce que connaît de vous l'Europe et ce que dira la postérité » (1).

---

1) Le prince Charles Bonaparte a donné à un oiseau le nom de *Godinea Champerii*, en l'honneur de Mme Godin des Odonnais. Une montagne de la lune a reçu le nom de Louis Godin. Des notices leur sont consacrées dans la *Biographie Michaud* et la *Biographie Didot.*

SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE CH. THÈZE.

Photomount
Pamphlet
Binder
Gaylord Bros.
Makers
Syracuse, N. Y.
PAT. JAN 21, 1908

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 113410820